

CÎTEAUX

I/ PRESENTATION

1. L'anthropologie

Bonjour,

Je me présente, je me nomme Elina Polette, je suis à partir de cette année étudiante à l'université de Bordeaux 3 à l'institut d'aménagement touristique et urbanisme. Ma présence aujourd'hui est liée au fait que l'année dernière j'étais en master 1 d'anthropologie à l'université de Bordeaux 2. L'année dernière, j'ai été amenée à faire un mémoire sur les cisterciens et plus précisément le sujet sur lequel j'ai choisi de travailler est l'économie cistercienne. Avant d'entrer dans les détails concernant mon travail, je souhaiterais dire quelques mots sur l'anthropologie, pour vous donner une idée du cadre dans lequel s'est élaborée mon étude. Jusqu'au début du XX^e siècle, l'anthropologie et la sociologie se différencient essentiellement par leurs lieux d'étude, par leur objet. En effet, pendant que le sociologue s'occupe de faire l'étude de la société dans laquelle il vit, l'anthropologue va s'intéresser aux peuples dits « éloignés » ou « exotiques ». Il faut savoir que la recherche anthropologique à Bordeaux, commence à avoir un cadre, avec Emile Durkheim, considéré comme le fondateur de la sociologie moderne française, qui a enseigné à l'université de Bordeaux fin XIX^e siècle. Nous le considérons comme celui qui a commencé à faire de l'anthropologie une véritable discipline, car dans ses écrits nous voyons les prémices d'une méthode anthropologique qui prendra de plus en plus forme dans les années suivantes.

Je précise aussi que c'est de l'anthropologie sociale dont je parle, non de l'anthropologie physique. C'est-à-dire, que je ne m'occupe pas des ossements, mais seulement de l'observation du comportement humain.

Depuis quelques années, certains anthropologues sont partis du principe que la méthode pour étudier les peuples exotiques devait être valable pour observer notre propre société. De ce fait aujourd'hui, nous pouvons aussi faire l'anthropologie de notre propre société, donc la barrière entre la sociologie et l'anthropologie est encore plus mince. Seulement en anthropologie on se fixe essentiellement sur le discours des personnes étudiées pour apporter des données, alors que les sociologues apportent plus facilement des données quantitatives grâce en particulier aux sondages, aux questionnaires etc. En ce qui

me concerne cette discipline m'a permis de m'ouvrir l'esprit et d'étudier un sujet qui me tient à cœur, c'est-à-dire, le monde cistercien.

2. Les cisterciens

Ce qui m'a amené à m'intéresser aux Cisterciens et en particulier aux Cisterciens Trappistes, c'est le travail de guide que j'ai effectué à l'abbaye de Cîteaux en 2006 et 2008, encadré par Mr et Mme GRASSET. A Cîteaux, j'ai été intriguée par la vision que les moines avaient du travail et aussi par la productivité de la fromagerie. De ce fait, arrivée en master I, pour le mémoire, j'ai décidé de creuser la question de l'économie dans un monastère cistercien. Etant à Bordeaux, et voulant faire mon étude dans un monastère de femmes, frère Jean-Claude (l'économiste de Cîteaux) m'a conseillé de prendre contact avec le monastère Notre-Dame de Bonne Espérance, où nous sommes. Ce qui s'est vérifié être bénéfique car les moniales d'Echourgnac sont aussi spécialisées dans la fabrication du fromage, ce qui me permettait d'être sur un modèle identique à celui de Cîteaux, du moins en ce qui concerne la catégorie du produit fabriqué. Nous avons convenu avec Mère Abbessse que je viendrais une semaine par mois pendant cinq mois. J'ai vécu à l'hôtellerie, et j'ai eu la permission d'aller observer à la fromagerie qui se trouve dans la clôture et d'y travailler un peu, d'aider au magasin, et de pouvoir m'entretenir avec les sœurs qui le souhaitaient. Tout cela m'a permis de recueillir les données nécessaires pour répondre aux questions que je me posais et aux hypothèses que j'avais formulées dans le cadre de mon mémoire. Je vais essayer à partir de maintenant de vous faire un résumé de mon travail et vous présenter la réflexion que j'ai développée durant cette année de master I .

II/ LE MEMOIRE

1. Mon début de questionnement

Je vais commencer par vous donner le titre de mon mémoire, alors il s'intitule : « Fondements et pratiques d'une économie monastique : rencontre avec la communauté Notre-Dame de Bonne Espérance ». Par les quelques observations que j'ai faites à Cîteaux et pendant mon terrain à Echourgnac, je suis parti du constat que l'économie cistercienne était particulière, dans le sens où elle ne correspond pas tout à fait au modèle économique de

notre société, de ce fait mon but était de révéler cette singularité. Expliquer pourquoi l'économie cistercienne est particulière, comment elle prend forme dans la réalité.

A dire vrai, mon questionnement a débuté sur la base d'une mauvaise hypothèse, du moins d'une hypothèse formulée trop rapidement. En effet, en discutant avec Frère Jean-Claude sur la production du fromage, sur le fait que les moines ne produisent pas autant qu'ils le pourraient dans le but de sauvegarder la vie communautaire, cela m'a fait penser à l'ouvrage de Pierre Clastres (anthropologue et ethnologue français décédé en 1977) sur le mode de vie des Indiens guaranis qui s'intitule « Société contre l'état ». Dans cet ouvrage Pierre Clastes évoque l'esprit communautaire, il montre que c'est le groupe contre l'individu, et que pour ce faire, il y a un contrôle total du pouvoir. Mais aussi, il évoque la notion « d'économie de subsistance » qu'il critique. En effet, en anthropologie, surtout en période coloniale, nous avons tendance à regarder les autres peuples en termes de supériorité et d'infériorité. Les anthropologues parlaient du principe que ces peuples indiens manquaient d'intelligence pour avoir le progrès technique leur permettant de vivre comme une société dite d'abondance comme la nôtre. Par ailleurs, pour eux, si les Indiens n'avaient pas une productivité plus importante, c'était par paresse, et, par conséquent, pour qualifier leur économie, ils utilisaient facilement le terme « d'économie de subsistance ». Alors que selon Pierre Clastres, si les Indiens vivent seulement avec ce qui leur est juste nécessaire, c'est parce qu'ils ne veulent pas être aliénés au travail. Le plus important pour eux c'est la communauté, la vie communautaire et non le travail. Donc la chasse et la cueillette leur suffisent pour subvenir à leurs besoins. Pour Clastres, la notion d'économie de subsistance est péjorative.

Néanmoins, j'ai constaté que la façon de penser des Indiens guaranis décrit par Clastres était proche de ce que me décrivait Frère Jean Claude. Les moines de Cîteaux ne travaillent pas plus que nécessaire. De plus, ils ne doivent pas travailler plus de cinq/six heures par jour pour sauvegarder l'organisation communautaire, religieuse. Donc avec toutes ces observations, je me suis dit, que le terme « économie de subsistance » pourrait permettre de définir cette économie monastique particulière, tout en sachant que j'aurais à discuter ce terme vu les arguments présenté par Clastres. Cependant, je me suis mise à rechercher une définition actuelle d'économie de subsistance et cette définition dit ceci : « L'économie de subsistance est une économie relativement ou totalement à l'écart des flux

économiques où règne essentiellement l'autoconsommation. La production de la plupart des biens nécessaires à la vie repose sur la famille ou un groupe restreint, sans qu'il y ait d'échanges monétaires ».

Au regard de cette définition, il fallait bien admettre que le terme « d'économie de subsistance » ne qualifiait en rien l'économie cistercienne. Etant revenu à zéro, je me suis dit qu'il ne fallait pas à tout prix chercher un qualificatif mais qu'il fallait avant tout s'intéresser à ce qui constitue l'économie cistercienne, la philosophie, la pensée qui organise et justifie cette sphère économique. Et c'est avec ces questions que je me suis présentée à Echourgnac en présentant déjà que je devrai mettre en évidence deux facteurs qui ont un impact sur l'organisation et sur le contrôle de l'économie. Ces facteurs que je vais développer dans quelques minutes sont avant tout l'existence de la communauté, et la règle de saint Benoît. Pendant mes séjours à Echourgnac, je me suis vite aperçu qu'il y avait un troisième facteur à mettre en évidence qui est le monde extérieur, c'est-à-dire, la relation que la communauté a avec l'extérieur au niveau économique ou autre. Pour développer ma réflexion concernant ces trois facteurs, j'ai dû m'appuyer sur certains auteurs qui m'ont beaucoup apporté.

2. Mes principaux auteurs

Il y a véritablement trois ouvrages qui ont fait avancer ma réflexion de façon significative. J'ai déjà évoqué Pierre Clastres sur la communauté et sur la gestion des différentes sphères, en particulier économique. Je n'en dis pas plus car j'ai décrit avant ce que Pierre Clastres m'avait apporté. Ensuite, le livre qui a vraiment éclairé ma réflexion, c'est l'ouvrage de Victor Turner (anthropologue anglais décédé en 1983) « Le phénomène rituel : structure et contre structure ». En fait, quand je suis arrivée à Echourgnac, il y avait une question qui me perturbait. C'est la différence entre la communauté et la société. Il est vrai que lorsque l'on vient dans une communauté monastique, en particulier, ici, cistercienne et qui plus est Trappiste, on est confronté à une nouvelle organisation sociale, politique, économique. Par conséquent, à un moment donné, je me suis demandé, qu'est ce qui fait que nous appelons un groupe une communauté ou une société. Victor Turner apporte des éléments de réponses, il parle de *societas*, de *communitas* et décrit ce qui pour lui fait la différence. Pour lui, la société c'est un groupe totalement hiérarchisé et structuré alors que les communautés seraient un regroupement de membres peu ou partiellement hiérarchisé

et structuré, néanmoins il nuance ses propos parce qu'il différencie la *communitas* spontanée de celle normative.

Laissez-moi vous expliquer en prenant la vie de saint Benoît comme exemple. Si je suis la pensée de Turner les *communitas* naissent à une période de transition pour la société. A un moment ou certaines personnes ne sont plus satisfaites de la direction que prend la société. Elles vont vouloir créer un groupe qui aura une nouvelle façon de voir le monde, Turner donne entre autre l'exemple de la période hippie. Les *communitas* se forment au sein de la société. Donc par exemple, comme vous le savez, au sein de la grande société romaine, Benoît de Nursie a ressenti le besoin de changer de mode de vie, il n'était plus en accord avec le fonctionnement de cette société dans laquelle il vivait. Il s'est retiré dans le désert, des disciples se sont regroupés autour de lui, et c'est à ce moment là que la *communitas* spontanée va prendre forme. Mais selon Turner pour que la *communitas* puisse perdurer, il faut qu'il y ait quand même un minimum de structuration, c'est là que la Règle de saint Benoît prend son importance. Grâce à la Règle de saint Benoît qui donne un premier cadre à la vie communautaire, ensuite il y aura la Charte de Charité et les constitutions, la *communitas* est devenue normative et a pu traverser les siècles. Donc la communauté cistercienne est une *communitas* au sein de la société française.

Le troisième auteur qui m'a aidé dans ma réflexion est Max Weber (sociologue et économiste allemand décédé en 1914) avec son ouvrage « Economie et société : l'organisation et les puissances de la société dans leurs rapports avec l'économie ». Ce qui a retenu mon attention dans ce livre, c'est la réflexion autour des termes de « communisme domestique » et « calculabilité ». Je pense que le terme de communisme domestique est assez clair, c'est à dire qu'au sein d'un groupe, tel qu'une famille, les biens seront mis en commun, et les personnes de ce groupe fourniront les efforts nécessaires à la survie de cette communauté, sans chercher à acquérir une valorisation personnelle. Là, où ça devient dangereux pour le groupe, c'est lorsque les membres de celui-ci sont intéressés par le monde extérieur, ce qui va entraîner un comportement de plus en plus individualiste et la calculabilité va s'installer. C'est-à-dire que les individus vont de moins en moins s'intéresser au groupe et vont faire des efforts en fonction de ce que cela peut leur apporter. Avec cet ouvrage, Max Weber soulève des questions sur le rapport du groupe avec l'extérieur et c'est cette relation qui m'a intéressé au sujet de la communauté d'Echourgnac. Parce que, rien

que d'un point de vue économique, la communauté a besoin d'un monde extérieur, que des gens viennent acheter les produits, ou les aider à réfléchir sur leur organisation économique. Et pourtant, dans le but toujours de sauvegarder leur vie communautaire, les moniales doivent garder un espace qui n'est accessible qu'à elles seules.

Pour résumer tout ce que je viens de dire, lorsque j'ai décidé de me questionner sur ce qui a entraîné l'existence de l'économie cistercienne, de quelle manière la sphère économique prend sa place au sein de la vie communautaire cistercienne (trappiste), cela revenait à m'interroger sur trois facteurs qui ont un impact sur cette organisation économique. Autrement dit la communauté, la Règle de saint Benoît, et le rapport au monde extérieur. Avec les ouvrages cités auparavant et les quelques observations et données que j'avais déjà relevées, j'en ai conclu que mon mémoire devait montrer de quelle manière la religion et l'économie interagissent au sein d'une communauté monastique aujourd'hui. Et pour cela j'ai développé deux hypothèses. La première est qu'il y a une forme d'incorporation des valeurs religieuses par le travail. En effet, le travail pour les moniales, ce n'est pas seulement dans le but de gagner leur vie, mais c'est aussi pour participer au façonnage de l'œuvre de Dieu, travailler sur le contrôle de soi, autrement dit, discipliner son corps, mais aussi se mettre au même niveau que toute personne qui travaille pour gagner sa vie. Enfin, comme je l'ai sous-entendu précédemment, je postule aussi que l'économie cistercienne est encerclée dans un jeu d'interdépendance entre des fondements religieux basés sur la Règle de saint Benoît datant du VI^{ème} siècle, une communauté voulant s'inscrire dans le présent, et une société en constante évolution, et tout cela devient plus complexe aujourd'hui. Ce sont les points que j'ai décidé de développer dans mon mémoire.

III/ LE CONTENU DU MEMOIRE

1. Les trois facteurs

En effet, ces trois facteurs que sont la Règle de saint Benoît, la communauté et l'extérieur que j'ai mis en avant, ont décidé de l'agencement de mon mémoire. J'ai fait trois chapitres correspondant à ces trois données. J'ai commencé par rapporter les informations concernant la communauté. Le monastère Notre-Dame de Bonne Espérance abrite une communauté d'un peu moins d'une trentaine de moniales, dont la moyenne d'âge est de 60 ans, avec un fonctionnement politique et sociale correspondant à tous les monastères

cisterciens Trappistes. Je passe sur les nuances qu'il peut exister entre monastères. J'ai présenté leur organisation économique en me fixant sur l'observation et le discours des moniales concernant les trois piliers qui pour moi caractérisent leur organisation, c'est-à-dire la fromagerie, le magasin, et j'ai aussi compté l'hôtellerie, même si c'est un statut un peu à part. Je me suis limitée à ces trois lieux essentiellement parce que c'était un travail de six mois seulement, donc j'ai dû poser un cadre et j'ai fait le choix de ne pas développer à l'administration économique du monastère en entier. Par exemple, je n'entre pas dans les détails concernant la gestion du monastère en lui-même. Dans ce chapitre, j'ai montré une véritable volonté des moniales à vouloir s'impliquer dans l'époque dans laquelle elles vivent tout en respectant les directives qu'elles se sont fixées et que la Règle fixe. Ce qui leur demande de réfléchir constamment, surtout lorsqu'il y a des changements quels qu'ils soient. Dans ce chapitre, je me suis plus intéressée au côté « pratique (de l'organisation) économique » alors que le deuxième chapitre concernant la Règle de saint Benoît s'interroge sur le fondement de l'économie cistercienne.

Dans le chapitre suivant, j'ai décidé de m'intéresser aux fondements de l'organisation économique cistercienne et pour cela il fallait inévitablement que je me penche sur la Règle de saint Benoît. Mais tout comme pour le chapitre précédent, j'ai dû limiter ma recherche, j'ai fait une lecture personnelle de la Règle que j'ai alimentée par mes observations, et mes entretiens avec les sœurs. Donc je dirais que je suis restée sur une analyse au premier degré de la Règle. Néanmoins cela m'a permis de m'apercevoir que saint Benoît tout en voulant emmener les membres de la communauté à avoir une spiritualité forte, avait tout à fait conscience de la réalité des choses et certaines pratiques qu'il enseigne ont un objectif religieux mais aussi tout simplement pratique. Le silence, par exemple, permet de rendre le lieu propice à la prière, à la méditation, mais aussi parce que dans un monastère, quand les membres vivent 24h/24h ensemble, le silence permet d'avoir son espace individuel, personnel. Dans ce chapitre, après avoir fait une présentation générale de la Règle, je me suis essentiellement concentrée sur le chapitre 48 qui parle du travail manuel étant donné que le travail et l'économie est le sujet de mon mémoire. A la lecture de ce chapitre, j'ai pu me rendre compte que pour saint Benoît la fonction première du travail manuel, c'est de combattre l'oisiveté, et à première vue ce serait un moyen de créer de la discipline, et d'imposer une certaine rigueur. Finalement j'en ai conclu que le travail en tant que moyen

pour faire vivre la communauté, vient un peu après, le travail est une nécessité mais pas seulement. Néanmoins toute cette organisation économique, qu'elle ait pris naissance tout d'abord pour des raisons religieuses, aujourd'hui, pour survivre les moniales ne peuvent pas se passer de leur entreprise et ont tout de même besoin du monde extérieur.

Enfin, dans le dernier paragraphe je donne une petite analyse de la relation qui existe entre le monastère et l'extérieur. J'ai essayé de montrer toutes les différentes formes de relation que les moniales ont pu créer avec les personnes extérieures, toujours en restant dans le questionnement économique, même si je suis allée un peu au-delà. Néanmoins avant tout, j'ai montré qu'il y avait eu une évolution dans l'économie cistercienne, et que la forme avait changé. Nous étions dans les débuts jusque dans les années 70 essentiellement dans une économie agricole, et aujourd'hui c'est plus de la vente, du commerce. Mais cela correspond à l'évolution de la société en général, voilà l'un des premiers impacts que les changements de la société ont pu avoir sur la communauté. En ce qui concerne l'économie même du monastère, j'ai observé deux choses. D'une part, le lien que le monastère entretient avec des entrepreneurs extérieurs qui n'hésitent pas et qui montrent une véritable volonté de venir en aide au monastère lorsque ceci semble nécessaire. Et les moniales accueillent ces personnes qui viennent leur apporter un coup de main, même si leur vision de l'entreprise est différente. Et humblement, elles n'hésitent pas à apprendre ce qui est utile pour le maintien de leur propre économie. D'autre part, j'ai évoqué aussi la question de l'impact que le tourisme a sur l'organisation économique du monastère. Par exemple, il s'avère que l'été le flux touristique est assez important pour que les moniales consacrent toute leur production à la région et n'aient pas besoin d'exporter plus loin. Donc voilà pour le côté économique. Je me suis aussi intéressée à la relation que les moniales entretiennent avec les volontaires qui viennent aider à l'hôtellerie ou au magasin. Cela m'a éclairé sur le fait, par exemple, que le magasin n'est pas seulement un lieu de vente, mais un lieu où les gens profitent aussi de voir des sœurs, viennent demander de l'aide. Le magasin monastique symbolise autre chose, que le simple lieu de vente de produit alimentaire, par exemple, comme les supermarchés. En quelques lignes dans mon mémoire j'ai voulu faire un peu l'état de lieux de ce que j'appellais la relation du monastère avec l'extérieur.

CONCLUSION

Je pense qu'il est maintenant bon de terminer ce compte rendu, j'espère avoir été assez clair, car comme vous le savez la recherche c'est un cheminement personnel, qui part certaines fois un peu dans toutes les directions, et ce n'est pas toujours facile, surtout lorsque l'on est novice comme moi, d'étaler sa réflexion à la vue des autres. Mais pour résumer tout ce que je viens de dire, je me suis intéressée à la communauté cistercienne trappiste, et j'ai choisi comme terrain la communauté des moniales d'Echourgnac que je ne cesserai jamais de remercier. J'ai choisi de faire cette étude en entrant par la porte de l'économie. Parce qu'il me semble, au moins de mon point de vue, qu'étudier un groupe quel qu'il soit demande de le regarder dans sa globalité. On choisit un point d'entrée, mais on ne peut pas exclure ce point du reste, pour moi c'est un tout. Même si on veut se centrer sur un domaine, il nous faut quand même regarder un peu partout. Je suis parti de Cîteaux avec l'idée d'étudier l'économie, mais quand je suis arrivée à Echourgnac, je me suis rendu compte que ce ne serait pas suffisant, certaines pratiques économiques dépendent de la pratique religieuse, sociale. Donc, dans mon mémoire j'en ai conclu que le travail au monastère n'est pas seulement la production et la vente d'un produit mais c'est aussi une manière pour saint Benoît et pour les cisterciens de répondre aux exigences divines. L'économie cistercienne est née d'une volonté religieuse avant tout. Même si saint Benoît a imposé le travail manuel aux moines pour qu'ils soient le plus autonomes possible, il n'en a pas moins imposé des limites, un cadre, en demandant, par exemple, aux moines d'être présent à tous les offices, pour que le travail n'existe pas au détriment de l'existence communautaire. Ce que continue à faire les moniales tout en s'adaptant à l'époque dans laquelle elles vivent. Tant que tout sera fait pour la sauvegarde de la communauté, et autrement dit pour la pratique religieuse, la sphère économique se trouvera naturellement contrôlée et maîtrisée : d'une part, par le respect des volontés de saint Benoît, par l'existence même de la communauté, et la volonté qu'elle survive, et enfin par le fait que les moniales réfléchissent et redéfinissent constamment leur rapport avec l'extérieur. Et ces trois points sont en mouvements les uns par rapport aux autres. Et enfin, l'existence de la communauté se définit par rapport à la société et les relations qu'elle entretient avec l'extérieur. Tout cela renforce l'idée que tout s'enchevêtre, et qu'il faut quand on étudie un groupe, une communauté, une société, regarder tout dans sa globalité.